

## Une visite au Musée des Beaux-Arts de Nantes

Je veux croire que les collègues qui ont participé à cette visite, le 29 novembre 1956, sous l'aimable direction de M. Bernard Lerat, professeur de lettres au lycée de garçons, et ancien élève de l'École du Louvre, ont admiré et goûté les magnifiques productions picturales du plus riche des musées de la province, comme ils ont apprécié l'art de la présentation des tableaux par l'actuel conservateur, M. Luc Benoist.

D'abord, un mot sur l'origine même du musée. Comme beaucoup d'autres, il doit son existence au décret napoléonien de 1804. C'est assez dire que son fonds a été constitué, à l'origine, par ce que nous appellerons par euphémisme les « trouvailles » de Napoléon en Italie. A ce fonds primitif, s'est ajouté l'importante collection Cacault, ex-ambassadeur au Vatican, retiré à Clisson. Cacault désirait léguer ses tableaux à sa ville natale. A sa mort, Clisson refuse le legs, et c'est Nantes qui en bénéficie. Enfin, un amateur fixé à Rome, où il occupait le poste-clé de Directeur du Mont de Piété, Campana, avait acquis une belle collection qu'en fin de compte Napoléon III acheta.

Différents donateurs se sont honorés depuis, en apportant une collaboration parfois remarquable aux collections déjà citées.

La valeur du Musée de Nantes tient à ce que le visiteur embrasse l'essentiel de la production plastique du XIII<sup>me</sup> au XX<sup>me</sup> siècle, sans solution de continuité. A part l'école espagnole, toutes les autres sont représentées avec plus ou moins de bonheur.

Cela posé, commence la visite des salles, avec arrêt devant les toiles les plus typiques. Et M. Lerat précise les caractéristiques de chaque époque, tant du point de vue de la technique et de son évolution : de la peinture à l'œuf des primitifs à la peinture à l'huile, support de bois et support de toile, que du point de vue de l'inspiration : exclusivement religieuse au Moyen-Age, du XIII<sup>me</sup> au XV<sup>me</sup> siècle, puis de plus en plus profane à partir de la Renaissance.

Aussi, nous saisissons l'évolution de la pensée artistique, la lutte, la réaction contre telle ou telle tendance qui semblent menacer la personnalité de certains artistes au cours des siècles.

Quelle magnifique étude de l'art, vivant témoin des civilisations !

Il n'est que de se laisser guider par les soins éclairés du Conservateur, de passer de la salle Pérugin où dominent les Primitifs, d'admirer cette magnifique « Madone en Majesté » si chargée de symboles, puis les « Patineurs sur un canal » de Jean II Breughel, à la salle Rubens où foisonnent les productions maniérées qui écrasent tout le sentiment sous une technique trop parfaite. Dans cette même salle, apparaît une peinture qu'on pourrait appeler « pré-caravagiste » dans laquelle le Bassant use du clair-obscur dans la toile intitulée « Moïse faisant jaillir de l'eau d'un rocher ». Un portrait par Murillo constitue le seul exemplaire de la peinture espagnole du XVI<sup>me</sup> siècle. De Rubens, une grande toile « Triomphe de Judas Macchabée ».

Nous abordons maintenant la très fameuse salle Georges de la Tour, orgueil du Musée, encore que trop exigüe. Comment ne pas être émerveillé devant le grand portrait du « Vieilleux aveugle » ou devant « Le Reniement de Saint Pierre » ou « Le Songe de Saint Joseph » ?

Une révolution s'est produite, et il ne reste aucune trace de formalisme religieux. Le peintre n'hésite devant aucune hardiesse et le résultat enthousiasme.

La salle hollandaise, puis la salle Vander Meulen offrent de belles toiles, en particulier « Les Pèlerins d'Emmaüs » et un « Investissement de Luxembourg ».

Salle Lancret, « La Camargo dansant » et un Watteau à ses débuts « Les recrues allant rejoindre leur régiment » ne font pas oublier le magnifique Nicolas Largillière représentant Joseph De la Salle « Armateur nantais » ; trois Francesco Guardi « Hommage à Venise » marquent la salle Greuze avec différentes œuvres de ce peintre du XVIII<sup>me</sup> siècle.

Une des perles du Musée, si l'on considère sa valeur au cours actuel, nous attend salle Ingres avec le portrait de Madame de Sénonès d'une froide perfection. De Sablé, une reconstitution du Coup d'Etat du 18 Brumaire qui nous fait penser à nos modernes reportages photographiques.

Le Romantisme, avec quelques Vernet, illustre bien le goût du temps, dans la salle Clark de Feltré : goût assez médiocre, jugeons-nous de nos jours... Mais quelle sera l'appréciation du siècle prochain sur les productions de notre époque ?

Par chance, Courbet, avec la très connue « Cribleuse de Blé », honore la salle qui porte son nom, et le Musée tout entier.

Parmi les impressionnistes, peu de représentants de valeur : un « Boudin » marque seul quelques qualités.

Enfin, nous débouchons sur cette salle 1900 dont la présentation : murs sombres et décorés eux-mêmes servant de fond à des tableaux sans élan, témoigne de l'ironie aigüe du Conservateur, M. Luc Benoist, rénovateur averti du musée.

La visite se termine. Le temps a passé vite. Un simple coup d'œil sur les galeries d'art contemporain nous assure que l'espoir serait vain de tenter autre chose que de promener le regard sur les centaines de tableaux qui garnissent les cimaises : de Claude Monet à Manessier, et Dufy, sans omettre les peintres de l'école nantaise : Le Normand, le Petit Leray, Michel Noury, Laure Martin, Louis Ferrand, et le regretté Jacques Philippe.

Nous devons à M. Lerat de bien agréables moments. Qu'il soit remercié ici comme tous ceux de nos collègues qui ont eu la saine curiosité de se joindre à nous. Les coopérateurs de St Fiacre, attentifs de bout en bout au développement de la visite, ont terminé leur documentation en compulsant des manuscrits sur Napoléon I<sup>er</sup>, à la Bibliothèque Municipale. Nous souhaitons qu'ils conservent en eux toute la lumière et toutes les beautés que nous avons admirées ensemble.